



Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

44 | 2001

Spécificité et histoire des discours sémiotiques

Sémiologie, Sémiotique, Sémantique : remarques sur l'emploi de ces termes par Émile Benveniste

Benveniste's interest for signification is recurrent, unlike many linguists of his time

Claudine Normand



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/1019>

DOI : 10.4000/linx.1019

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2001

Pagination : 29-38

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Claudine Normand, « *Sémiologie, Sémiotique, Sémantique* : remarques sur l'emploi de ces termes par Émile Benveniste », *Linx* [En ligne], 44 | 2001, mis en ligne le 05 juillet 2012, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1019> ; DOI : 10.4000/linx.1019

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Sémiologie, Sémiotique, Sémantique : remarques sur l'emploi de ces termes par Émile Benveniste¹

Benveniste's interest for signification is recurrent, unlike many linguists of his time

Claudine Normand

- 1 Ces trois termes, qu'ils soient ou non clairement spécifiés dans leur différence, renvoient à l'étude de la signification. Leur émergence relève d'une histoire qui a partie liée avec celle de la philosophie et celle de la linguistique ; je ne l'aborderai ici qu'en essayant de situer leur emploi chez Benveniste qui les distingue et théorise cette distinction, en particulier dans le programme général qu'il assigne à la linguistique dans la fin des années 60. Dans ses analyses empiriques comme dans ce programme global, Benveniste se donne comme le continuateur de Saussure, fidèle au maître mais se proposant d'aller plus loin sur la question de la signification et dans le développement du projet de sémiologie générale :

Il nous incombe d'aller au-delà du point où Saussure s'est arrêté dans l'analyse de la langue comme système signifiant (1966 : I-219)².

- 2 Dans un premier temps j'examinerai la place de la signification dans les descriptions empiriques de Benveniste ; on verra qu'elle est d'abord non problématique. Elle ne présente un problème théorique que dans un deuxième temps, problème qui se formule et se précise alors à partir des trois expressions : *le sémiotique*, *le sémantique*, *la sémiologie*. J'analyserai enfin les relations entre ces trois termes dans le corpus benvenistien et je laisserai de côté, comme relevant d'une étude historique spécifique, le destin de ces termes et de ce programme chez les sémioticiens et sémanticiens après Benveniste.

Place de la signification dans les analyses

- 3 Benveniste, élève de Meillet, a été formé à l'analyse des formes linguistiques dans la Grammaire comparée et la Linguistique historique ; ses premiers travaux, portant sur des langues indo-européennes, associent descriptions grammaticales et hypothèses théoriques sur des traits de structure, ainsi dans *Origine de la formation des noms en Indo-Européen* (1935) et surtout *Noms d'agent et noms d'action en Indo-Européen* (1948). Dans les articles qui ont été rassemblés ensuite dans les deux volumes des *Problèmes de Linguistique Générale*, et plus spécialement, dans chaque volume, les 3^e et 4^e parties (« Structures et analyses » et « Fonctions syntaxiques »), on se rappelle qu'il part très souvent de données indo-européennes. Il n'a jamais vu de rupture, en effet, entre le comparatisme et la linguistique structurale ; c'est, entre autres raisons, ce qui lui donne une place particulière dans le structuralisme. Dans ce qu'il englobe sous le terme *Linguistique générale* il continue à décrire le fonctionnement de formes linguistiques, cherche à dégager des structures communes à des langues différentes et surtout – en cela il est précisément saussurien – cette étude des formes a pour rôle d'éclairer leur sens ; sur ce point ses recommandations sont constantes :

Encore faut-il commencer par voir au-delà de la forme matérielle et ne pas faire tenir toute la linguistique dans la description des formes linguistiques (1952 : I-118).

- 4 Insistant toujours sur la place de la signification il affirme qu'une description qui ne s'en occuperait pas passerait à côté de ce qui fait la spécificité de la langue comme système (d'où ses critiques à l'égard du comparatisme comme du structuralisme américain) ; car c'est la signification, dit-il, qui structure la langue et la signification n'existe que dans et par les formes :

Le vrai problème [...] consiste à retrouver la structure intime du phénomène dont on ne perçoit que l'apparence extérieure et à décrire sa relation avec l'ensemble des manifestations dont il dépend (1939 : I-51).

[Il faut rappeler aux linguistes que] leur objet, la langue, est informé de signification, que c'est par là qu'il est structuré et que cette condition est indispensable au fonctionnement de la langue parmi les autres systèmes de signes (1954 : I-227-228).

- 5 Il applique ces principes dans les nombreux articles où il décrit un phénomène linguistique : la phrase nominale, le moyen et le passif, la relation de *être* et *avoir...*, on pourrait multiplier les exemples. Je rappellerai seulement ici l'étude de 1948 sur l'alternance des suffixes *-ter* / *-tor* dans les noms d'agent en indo-européen : lorsque, bizarrement, ce qui semble un même sens (ici l'agentivité) se répartit entre deux formes différentes, on doit chercher une différence de sens plus fine dans les emplois en contexte : « Il s'agit de retrouver dans le sens de ces deux formations la raison de leur différence ». Une comparaison systématique, dans les textes, de « tous les mots qui portent la double formation » l'amène à la conclusion que l'on voit partout « s'opposer l'auteur de l'acte et l'agent d'une fonction » (1948 : 45) ; il caractérise ainsi la différence entre les deux formations grecques *iàtor* (celui qui a accompli occasionnellement une guérison) et *iatèr* (le médecin)³. On voit que, pour Benveniste, non seulement le sens est

lié à la forme, porté par elle, mais que les particularités formelles doivent pouvoir s'expliquer par le sens (il donne leur « raison »).

- 6 Je résumerai ce premier point, la place de la signification dans les analyses empiriques, en trois remarques :

- Il va de soi pour Benveniste qu'une particularité formelle n'a de valeur linguistique que si elle est liée à une particularité de sens ; en quoi il est saussurien et va même plus loin puisqu'il semble établir une relation de nécessité entre sens et forme ; ainsi, dans cette remarque de conclusion sur l'analyse des voix active et moyenne :
Pour que cette distinction des personnes ait en indo-européen une importance égale à celle de la personne du verbe, il faut qu'elle ait permis de réaliser des oppositions sémantiques qui n'avaient pas d'autre expression possible (1950 : I-174).
- Les interprétations par lesquelles il conclut la plupart de ses analyses font intervenir la notion de sujet (sans que soit vraiment précisé le statut de cette notion). C'est par rapport à la présence / absence du sujet, ou à son rôle dans le procès que prédique la phrase, que la différence formelle relevée prend du sens ; ainsi, dans le cas des noms d'agent, c'est « le sujet », dit Benveniste, qui est caractérisé dans un cas comme « l'auteur d'un acte », dans l'autre comme « l'agent d'une fonction » (13). De même à propos de l'actif et du moyen il conclut :
Dans l'actif les verbes dénotent un procès qui s'accomplit à *partir du sujet et hors de lui*. Dans le moyen [...] le verbe indique un procès dont le sujet est le siège ; le sujet est intérieur au procès (1950 : I-172).
- Les textes où il analyse les formes propres à « l'énonciation » n'ont donc pas pour particularité d'introduire la subjectivité dans l'analyse linguistique ; bien avant que les linguistes ne s'emparent de ce terme et parlent de façon courante de « sujet d'énonciation », Benveniste s'appuyait, pour l'interprétation sémantique des structures, sur la situation du sujet (celui qui parle dans telle phrase) par rapport au monde dont il parle, comme on l'a vu dans l'exemple précédent. C'est par des remarques du même ordre qu'il caractérise la différence entre les prépositions *prae* et *pro* en latin ou la distinction entre les deux formations de noms d'agent. Les articles portant sur les marques de la personne dans la langue ont été écrits très tôt (1946, 1956) et ne se distinguent pas des autres analyses morpho-syntaxiques. En 1959 les descriptions les plus importantes concernant les marqueurs de la deixis étaient faites mais les linguistes ne prêtaient pas spécialement attention à cet aspect du travail de Benveniste et c'est seulement à partir de 1970, date d'une publication synthétique sur « l'appareil formel de l'énonciation » que la notion d'*énonciation* s'est imposée comme une découverte et avec elle l'importance de la subjectivité dans le langage. On peut s'étonner de cette découverte tardive ; c'est que Benveniste lui-même n'a généralisé la portée de ses analyses empiriques que tardivement, de 1964, date du premier article important de ce point de vue (« Les niveaux de l'analyse linguistique ») à 1970. Dans cette dernière série d'articles, il s'interroge de façon nouvelle sur le « problème » de la signification et élabore systématiquement la place qui lui revient dans l'étude du langage et en quoi elle est inséparable de la subjectivité. C'est alors que se précisent et se distinguent les trois termes *sémiologie*, *sémiotique* et *sémantique*.

L'émergence du problème de la signification

- 7 En présentant mes premières remarques j'ai dit que la signification, d'abord, dans les analyses empiriques, n'était pas « problématique », à la différence de ce qui a suivi où, dans ses articles théoriques, Benveniste évoque « le problème de la signification ».

Quelques précisions sur ce point : Benveniste, on l'a vu, décrit les formes et les interprète sans se poser la question de savoir s'il est légitime de procéder ainsi. Comme tous les comparatistes il part de l'évidence que les formes linguistiques signifient ; simplement il ne se contente pas de les décrire en tant que formes mais il affirme qu'il faut s'intéresser à leur fonction signifiante et mettre en relation particularités formelles et particularités sémantiques, dégagant ainsi ce qu'il appelle les *structures* d'une langue. Ce sont les structuralistes américains qui, au nom de l'anti-mentalisme behavioriste, ont fait de la signification un problème, en refusant de prendre en compte, pour analyser les formes, leur sens jugé non observable. Dans cette perspective c'est la sémantique logique, et non la linguistique, qui est chargée de la question du sens, assimilée à celle de la référence.

- 8 On sait que, dans la sémiotique positiviste, la syntaxe, réglant les relations des formes de tout langage, est distinguée de la désignation des référents, à quoi se ramène la sémantique. Ce n'est pas du tout la position de Benveniste qui se situe à la fois dans la tradition grammaticale des *fonctions* (rôle significatif des formes lié à la construction) et dans le credo saussurien : c'est *parce que*, et seulement *parce que*, elles signifient que des formes peuvent être dites linguistiques. Pourquoi donc la signification est-elle, à partir d'un certain moment, présentée et traitée par lui comme un problème ?
- 9 En fait ce problème est déjà évoqué, très rapidement, dans un article de 1954, sorte de panorama sur les « tendances récentes en linguistique générale » :

Le langage a pour fonction de « dire quelque chose » ; qu'est exactement ce quelque chose en vue de quoi le langage est articulé ? Le problème de la signification est posé (1954 : I-7).
- 10 Il ne le développe pas davantage et aucune indication n'est donnée pour le traiter ; c'est que les analyses structurales, essentiellement taxinomiques, faites alors par les linguistes portent sur les unités de la langue, sur le système en tant que combinatoire et ne concernent pas encore la phrase. Or ce qu'annonce cette affirmation, alors non développée, c'est la perspective d'une analyse de la phrase, de la prédication, et les problèmes qu'elle entraîne : quel est le rôle du linguiste dans l'analyse du rapport du dire et du monde (« ce quelque chose ») ; et, plus largement, quelle position philosophique sur le langage ces analyses présupposent-elles ? Elle semble ici d'inspiration phénoménologique (le langage est « articulé [...] en vue de » dire quelque chose), à l'opposé du behaviorisme dominant.
- 11 Benveniste alors en reste là, du moins dans la théorisation ; mais, on l'a vu, dans ses analyses concrètes, en interprétant les formes, en montrant ce qu'elles permettent de signifier (leur fonction), il s'occupe bien de ce que le sujet « dit » du monde. Or, de ce point de vue, les formes des indicateurs de la personne et du temps présentent des conditions particulières d'interprétation, elles ne sont interprétables que dans un échange intersubjectif :

L'importance de leur fonction se mesurera à la nature du problème qu'elles servent à résoudre et qui n'est autre que celui de la communication intersubjective : le langage a résolu ce problème en créant un ensemble de signes « vides » (1956 : I-254).
- 12 La description des déictiques (ces « formes vides ») amène Benveniste à approfondir les conditions de la communication intersubjective, et donc à s'intéresser au cadre de la phrase et à ses conditions contextuelles d'interprétation. Avec la phrase, affirme-t-il, il ne s'agit plus seulement de grammaire mais de *discours*. En fait, dès 1956, il programmait deux sortes de linguistique : l'une pour s'occuper de la langue « comme répertoire de

signes », l'autre devant se charger de la langue comme « activité manifestée dans des instances de discours qui sont caractérisées comme telles par des indices propres » (*ibid.*). Cette distinction entre deux points de vue sur le langage : l'analyse du système / la description de ce qui se passe dans ses *réalisations en phrases* réellement énoncées, distinction formulée à l'occasion de la description des pronoms, est reprise et, dès lors, développée dans le texte de 1964 (« Les niveaux de l'analyse »). C'est à partir de là que le sens est désormais posé explicitement comme un problème, faisant intervenir deux composantes et appelant deux démarches d'analyse distinctes : dans le sens global de toute phrase on distinguera d'une part le sens « inhérent au système », c'est-à-dire aux relations des unités, ce que Saussure appelle des valeurs, d'autre part ce dont parle la phrase qui fait « référence au monde des objets » ; cette description du référent, « tâche distincte », ne concerne donc pas seulement le logicien mais aussi le linguiste, dans la mesure où, dépassant la question des unités, il s'intéresse aux phrases, réalisations chaque fois particulières de la langue. Benveniste formule ainsi le problème dont il nous dit qu'« il hante toute la linguistique moderne » :

[...] il y a un sens implicite, inhérent au système linguistique et à ses parties [...]. Mais en même temps, le langage porte référence au monde des objets [...]. Or, dire quel est le référent, le décrire, le caractériser spécifiquement est une tâche distincte. Ainsi est clairement délimitée la « notion de sens » en tant qu'elle diffère désormais de la « désignation » (1964 : I-126-128).

- 13 Dans ses derniers articles (cf. 1966, 1968, 1969, 1970) il tente de résoudre le problème : combiner (ou répartir ?) les tâches distinctes qu'implique pour le linguiste cette division entre sens et désignation. C'est à cet effet qu'il introduit la distinction *sémiotique / sémantique* que je vais examiner dans un troisième point en délimitant ces deux termes par rapport à ce qu'il appelle *sémiologie*.

Sémiologie, sémiotique, sémantique

- 14 Benveniste se réfère explicitement à Saussure pour reprendre *sémiologie* dans le sens de science générale des systèmes de signes ; il est cependant difficile, on l'a vu, de fixer ce qu'il entend par *sémiologie*, terme qui semble désigner deux démarches et deux objectifs assez distincts : dans un premier emploi la sémiologie reprend le programme saussurien de « science générale des systèmes de signes » ; dans un deuxième emploi, une sémiologie semble désigner l'ensemble constitué par les deux analyses, sémiotique et sémantique, appliquées à un domaine donné (par exemple la *sémiologie de la langue*).
- 15 Dès 1954 Benveniste rappelle ce qu'annonçait le CLG « projetant les langues sur le plan d'une sémiologie universelle, ouvrant des vues auxquelles la pensée philosophique d'aujourd'hui s'éveille à peine » (1954 : I-35) ; en 1968 ce programme lui paraît déjà bien avancé :
- Maintenant nous voyons l'ensemble des sciences humaines se développer, toute une grande anthropologie (au sens de « science générale de l'homme ») se former (1968 : II-38).
- 16 Cette généralité, cette unité des différents savoirs concernant l'homme, se fonde sur le principe sémiologique saussurien qu'on peut résumer ainsi : il n'y a pas pour la connaissance d'accès immédiat au monde, il y faut la médiation des signes :
- Une des données essentielles, la plus profonde peut-être de la condition humaine, c'est qu'il n'y a pas de relation naturelle, immédiate et directe entre l'homme et le monde, ni entre l'homme et l'homme (1963 : I-29)⁴.

- 17 Ces affirmations de 1963 qui s'adressent à des philosophes, en particulier anglais, reprennent clairement la tradition philosophique anglo-saxonne qu'on peut rattacher à Ockham et qui a pris avec Locke, puis Peirce, le nom de *sémiotique*. Ce point de vue très général a pour conséquence qu'on ne voit pas les limites de ce domaine (ce que Saussure prévoyait). Qu'on l'appelle *sémiotique*, dans la tradition anglo-saxonne, ou *sémiologie*, dans la tradition saussurienne, l'ambition de cette entreprise, appelée à s'élargir indéfiniment à tout le champ du savoir, est de fait philosophique. On sait que Charles Morris, reprenant le projet positiviste du Cercle de Vienne et le greffant sur la philosophie pragmatiste américaine, voyait sa sémiotique à la fois comme une science (science empirique des systèmes de signes) et comme une théorie des sciences, une science des sciences, devant occuper désormais la place traditionnelle de la philosophie⁵.
- 18 Comme je l'ai signalé *sémiologie* prend ces deux sens chez Benveniste mais, n'ayant pas les mêmes présupposés philosophiques sur le langage, ce dernier ne se réfère pas à cette tradition. Il la rencontre cependant dans son souci épistémologique et dans sa vision de l'unité des sciences, du moins des sciences humaines. Dans ses remarques sur la théorie et la méthode de ces dernières il va même plus loin que l'affirmation alors courante du rôle pilote de la linguistique ; il formule une sorte de théorie qu'on peut dire « panlinguistique » des sciences humaines et donc de la sémiologie qui les englobe : la *langue*, affirme-t-il, est le passage obligé pour comprendre les autres systèmes de signes ; elle seule peut les « transformer en matière intelligible » :
- Rien ne peut être compris, il faut s'en convaincre, qui n'ait été réduit à la langue (1968 : II-96-97).
- 19 Dans cette communication de 1968, adressée à des sociologues, il va jusqu'à dire que, pour cette raison, la langue est « l'interprétant » de la société :
- La société devient signifiante dans et par la langue, la société est l'interprété par excellence de la langue [...] Seule la langue permet la société [...] C'est la langue qui contient la société (*ibid.*).
- 20 Dans un développement hypertrophique, la sémiologie est dite en 1963 « sémiologie générale », « véritable science de la culture », en 1969 « sémiologie de deuxième génération » et enfin, on l'a vu, la « science générale de l'homme ». Ce qui soutient ce projet totalisant⁶ c'est que la langue « est investie de propriétés sémantiques et qu'elle fonctionne comme une machine à produire du sens » (1968 : II-97). Ainsi le terme *sémiologie* constitue le pivot de ces derniers articles théoriques, représentant le point de fuite du programme proprement linguistique qui s'y formule et qu'on a appelé « théorie de l'énonciation ». Ce programme lui-même se fonde sur la distinction du *sémiotique* et du *sémantique* et c'est là, en même temps le deuxième emploi de *sémiologie*, une étude qui distingue et intègre ces deux composantes.
- 21 Benveniste ne fait pas d'équivalence entre la *sémiotique* et la *sémiologie* ; je n'ai trouvé *sémiotique* dans cet emploi que dans un texte de 1954 faisant le point sur le structuralisme :
- On voit encore comme possible une étude du langage en tant que branche d'une sémiotique générale, qui couvrirait à la fois la vie mentale et la vie sociale (1954 : I-17).
- 22 À partir du moment où il s'attaque au « problème du sens » il spécifie l'emploi de *sémiotique* ; le terme est employé comme adjectif, le plus souvent sous la forme substantivée *le sémiotique* ; il ne désigne pas une discipline (la sémiologie, la linguistique...) mais une composante de ce savoir se définissant dans sa différence avec *le sémantique*.

Distinguant, depuis 1964, la question des unités de la langue (du système) et celle des unités du discours, les phrases, il pose la nécessité de deux études linguistiques distinctes : la première décrit le *sémiotique*, c'est-à-dire les propriétés générales des unités du système, communes à tous les locuteurs qui l'ont intériorisé ; la deuxième s'occupe de la « mise en emploi » du système dans des phrases et du sens qui s'y produit, c'est le *sémantique*.

Le sémiotique se caractérise comme une propriété de la langue, le sémantique relève d'une activité du locuteur qui met en action la langue [...].

Ces deux systèmes se superposent ainsi dans la langue telle que nous l'utilisons. À la base il y a le système sémiotique, organisation de signes selon le critère de la signification [...]. Sur ce fondement sémiotique, la langue-discours construit une sémantique propre, une signification de l'intenté produit par syntagmation où chaque mot ne retient qu'une petite partie de la valeur qu'il a en tant que signe. Une description distincte est donc nécessaire pour chaque élément selon qu'il est pris comme signe ou qu'il est pris comme mot (1966 : II-225-229).

- 23 Je terminerai par quelques questions sur cet élargissement de la description linguistique, souvent considéré comme la sortie de l'immanentisme qui a permis, grâce au dépassement de l'opposition langue / parole, d'entreprendre une linguistique du discours. C'est bien ce qu'annonce Benveniste mais on voit mal comment les deux analyses s'inscrivent également dans une approche de linguiste ; c'est en tout cas la difficulté impliquée et esquivée dans la juxtaposition « langue-discours ».
- 24 Seule la description du système sémiotique conserve une portée générale qui l'inscrit dans les principes d'une analyse linguistique : description de tel ou tel phénomène de langue, de ses unités et de leurs relations (les signes en tant que valeurs) ; dans ce genre d'analyse on opère à partir d'énoncés particuliers, seules données observables, mais c'est pour dégager les propriétés de la langue en tant que système (ce que Benveniste a toujours fait dans ses analyses empiriques). Dans le deuxième cas (le sémantique) on peut se demander en quoi la description peut être généralisable. Il s'agit des unités en tant que *mots* (et non plus *signes* ou *valeurs*), présents dans telle phrase ou suite de phrases particulière, échangées par des locuteurs dans telle ou telle circonstance, renvoyant à tel ou tel objet. Le sens – ce que Benveniste appelle « une sémantique propre » – dépend de tous ces paramètres qui actualisent en *discours* les valeurs linguistiques et leur « sens inhérent ».
- 25 Mais si la phrase, comme il le dit dans ce texte de 1966, « n'existe que dans l'instant où elle est proférée et s'efface aussitôt » ; si « c'est un événement évanouissant » (*id.* : 227), donc par définition, particulier et unique, il semble que l'étude des phrases relève moins d'une analyse linguistique (en principe généralisable) que d'un commentaire de texte chaque fois particulier. La nouveauté est que ce commentaire s'appuie sur la description sémiotique, en particulier celle des marqueurs de l'énonciation qui, à la fois, appartiennent au système de la langue et ont la propriété spécifique (en quelque sorte ontologique) de signaler la présence du sujet, de la « personne », et de centrer sur elle le temps et l'espace de l'échange.
- 26 Autrement dit l'analyse du sémantique (analyse de telle ou telle unité de discours) associe une analyse sémiotique de l'énoncé à un commentaire sur la situation chaque fois particulière de l'énonciation (tel sujet, tel temps, tel référent, telle interaction, dont les marques font partie de la description sémiotique) ; comme tout commentaire de texte cette analyse interprète les énoncés mais ne prétend pas tout dire de leur sens. La distinction *sémiotique* / *sémantique* n'aboutirait donc qu'à rappeler la nécessité de tenir

compte de celui qui parle (le sujet) et, par suite de ne pas prétendre dire le tout du sens de ce qu'il énonce, qu'aucune analyse ne peut clore. En conséquence Benveniste écarte implicitement tout projet de *sémantique* isolable comme telle de l'analyse des formes (du sémiotique) mais il semble écarter aussi toute généralisation à quelque degré modélisable⁷. Son programme d'analyse du sémantique (le discours), une fois admis les principes généraux qui donnent le cadre de l'énonciation, conduit à la description du particulier, de la diversité de ce que permet la langue au service de sujets vivant et parlant dans l'interaction subjective, en quelque sorte une herméneutique nouvelle. Quant au cadre général de l'énonciation il renvoie implicitement à une position philosophique sur le langage et la subjectivité qui retrouve, comme le souligne J-Cl.Coquet (1992), celle de la phénoménologie ; ce que lui-même développe sous le nom de sémiotique du discours ou encore « sémiotique subjectale ».

- 27 Je m'autoriserai à conclure que ces propositions de Benveniste, combinaison d'une théorie inachevée et d'analyses lumineuses, paraissent, plutôt qu'un modèle directement applicable, une incitation à reprendre, chaque fois à nouveaux frais, le problème du sens, charge restant à chacun de choisir une position philosophique sur la façon dont l'être humain se saisit du monde et de lui-même.

BIBLIOGRAPHIE

- Benveniste É. 1935 : *Origine de la formation des noms en Indo-Européen*, Paris, Maisonneuve.
- 1946 : « Structure des relations de personne dans le verbe », *BSL* XLIII-1 ; 1966 ch. XVIII.
- 1948 : *Noms d'agent et noms d'action en Indo-Européen*, Paris, Maisonneuve.
- 1949 : « Système sublogique des prépositions en latin », *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, vol. V ; 1966 ch. XIII.
- 1950 : « Actif et moyen dans le verbe », *Journal de Psychologie*, 43 ; 1966 ch. XIV.
- 1952 : « La construction passive du parfait transitif », *BSL*, 48-1 ; 1966 ch. XV.
- 1954 : « Tendances récentes en linguistique générale », *Journal de psychologie* ; 1966 ch. I.
- 1956 : « La nature des pronoms », *For Roman Jakobson*, La Haye, Mouton ; 1966 ch. XX.
- 1959 : « Les relations de temps dans les verbes français », *BSL*, 54-1 ; 1966 ch. XIX.
- 1963 : « La philosophie analytique et le langage », *Les études philosophiques*, 1 ; 1966 ch. XXII.
- 1964 : « Les niveaux de l'analyse linguistique », *Proceedings of the Ninth International Congress of Linguists*, La Haye, Mouton ; 1966 ch. X.
- 1966 : *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- 1968 : « Structuralisme et linguistique », *Les Lettres françaises*, 1242 ; 1974 ch. 1.
- 1969 : « Sémiologie de la langue », *Semiotica*, I ; 1974 ch. II.
- 1970 : « L'appareil formel de l'énonciation », *Langages*, 17 ; 1974 ch. V.

- 1974 : *Problèmes de linguistique générale*, tome II, Paris, Gallimard.
- Bouquet S. 1997 : *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris, Payot.
- Coquet J-Cl. 1987 : « Linguistique et sémiologie », *Actes sémiotiques, documents 88* ; repris dans Coquet 1997 : 31-43.
- 1992 : « Note sur Benveniste et la phénoménologie », *LINX*, 26 ; repris dans Coquet 1997 : 73-79.
- 1997 : *La quête du sens*, Paris, P.U.F.
- Fehr J. 2000 : *Saussure entre linguistique et sémiologie*, Paris, P.U.F.
- Normand Cl. 1989 : « Constitution de la sémiologie chez Benveniste », *Histoire, Epistémologie, Langage*, 11-II : 141-169.
- 1991 : « Charles Morris : le rôle du behaviorisme en sémiotique », *Langages*, 107 : 112-127.
- 1992 : « Benveniste, linguistique saussurienne et signification », *LINX*, 26 : 49-75.
- 1996 : « Émile Benveniste : quelle sémantique ? », *Du dire et du discours*, *LINX*, h.s. : 221-240.
- 1997 : « Lectures de Benveniste : variantes sur un itinéraire balisé », *Actes du colloque de Cerisy 1995 « Benveniste vingt ans après »*, *LINX*, h.s. : 25-34.
- 2000 : *Saussure*, Paris, Belles Lettres.

NOTES

1. Une première version de ce texte a donné lieu à une communication au Congrès International de Sémiotique, Dresde 1999.
2. Les références aux articles de Benveniste sont présentées ainsi : date originelle de parution, numéro du volume des *Problèmes de Linguistique générale*, pagination dans le volume.
3. J-Cl. Coquet (1987 ; 1997) s'appuie en particulier sur l'analyse benvenistienne des noms d'agent et sur celle des prépositions latines *prae* et *pro*, dans l'élaboration de sa « sémiotique subjectale ».
4. Sur l'importance chez Saussure de la pensée du *sémiologique*, cf. Bouquet 1997, Fehr 2000, Normand 2000.
5. Sur la sémiotique de Charles Morris, cf. Normand 1991.
6. Sur cette totalisation, cf. Normand 1989.
7. Benveniste ne parle jamais d'une sémantique en tant qu'étude des rapports de la langue et du monde, qui serait séparable de l'étude des formes, à la manière des logiciens ; mais ce n'est pas sans flottement sur la question de la référence. Sur ces difficultés, cf. Normand 1996.

RÉSUMÉS

On tentera ici de synthétiser les résultats d'analyses précédentes sur la question de la signification chez Benveniste. On sait que cette préoccupation était constante chez lui alors même que la linguistique contemporaine tendait à en laisser l'étude de côté. On s'attachera à distinguer le statut des trois termes annoncés qui, dans les textes, semblent recouvrir ce champ. On verra comment, dans les descriptions comme dans les propositions programmatiques, ce qui

d'abord se donnait comme une évidence (le linguiste analyse des formes qui ont du sens) se transforme progressivement en un problème à résoudre. Une répartition précise des tâches entre les trois approches définies comme *sémiologie*, *sémiotique* et *sémantique*, devait permettre de le traiter. Ces propositions et analyses qui ont contribué à rendre au linguiste le domaine du sens aboutit, selon nous, chez le dernier Benveniste à une combinaison de l'analyse des formes et d'une herméneutique ; ce qui laisse ouvert le problème d'une véritable sémantique linguistique.

We shall try here to distinguish the use of the three terms (*sémiologie*, *sémiotique*, *sémantique*) dealing with this field in the author's writings. We shall point out how the means for dealing with signification in linguistics, which first seemed quite obvious to him, changed soon into a theoretical problem. What the analysed terms above were supposed to be able to solve, remains still an open question in Semantics, when defined from a linguistic point of view.

AUTEUR

CLAUDINE NORMAND

UMR 7597 : Histoire des théories linguistiques - CNRS, normand.claudine@wanadoo.fr